

de la mort, réunit solennellement les principaux chefs de la nation et leur demanda de reconnaître pour son successeur Heschem, le plus jeune de ses trois fils. Tous les chefs présents jurèrent de faire ce que l'émir leur demandait. *El-Daghel* avait, dit-on, préféré celui-ci à ses deux fils Soléïman et Abd-Allah, parce qu'il avait trouvé en lui plus de bonté et plus de justice que dans ses autres enfants. Cette reconnaissance anticipée du successeur à la couronne fut imitée, non-seulement par les souverains ommyades, mais encore par les princes chrétiens de la Péninsule, qui y trouvèrent le moyen de transmettre le trône à leurs enfants; car il est un point dont il faut bien se pénétrer en lisant l'histoire d'Espagne, c'est que, dans les premiers temps de la monarchie, le souverain ne tenait la couronne que du vœu de ses sujets, et non de sa naissance.

Abd-el-Rahman-el-Daghel mourut l'année suivante, le 24 rabia posterior de l'année 172 de l'hégire (1^{er} octobre 788 de J. C.) Il était entré à Cordoue en 756; son règne avait donc duré environ 32 ans. Malgré les révoltes nombreuses que ce prince eut à réprimer, malgré la diversité des ennemis qu'il eut à combattre, il ne se montra jamais cruel et ne chercha pas à se venger. Il fit grâce quand il le put sans compromettre la tranquillité de l'État, et s'il se crut dans la nécessité de faire tomber quelques têtes, c'est que, jusqu'à nos jours, c'était une chose inouïe qu'une dynastie nouvelle s'élevât au milieu des factions, des révoltes et des assassinats, sans tacher son manteau royal d'une seule goutte de sang.

Au milieu des troubles continuels qui agitérent son règne, il fit fleurir les beaux-arts : lui-même, il cultivait la poésie avec succès. Il embellit Cordoue de plusieurs édifices remarquables, et c'est lui qui commença la célèbre mosquée de cette ville. Dernier descendant d'une race royale, et parent du prophète, il avait sauvé des désastres de sa famille, un koran écrit

tout entier de la main d'Otman, le compagnon de Mahomet, et le troisième calife direct. Il en avait fait don à la mosquée de Cordoue destinée à devenir la ville sainte des musulmans d'Occident.

On peut compter Abd-el-Rahman au nombre des plus grands princes de cette époque. « Sa renommée était si « grande, » dit M. Romey dans son excellente histoire d'Espagne, « que son « rival de Bagdad, El-Mansour, par- « lait souvent de lui avec admiration. « Il avait coutume de l'appeler le *fau- « con de Koraisch*; non parce qu'il « était un grand chasseur, mais à cause « de l'habileté et de la rapidité avec « lesquelles, de la condition de pros- « crit, il s'était élevé au rang de ses « proscripteurs. Il vantait sa bravoure « et sa sagacité, et se félicitait que « les embarras intérieurs du gouver- « nement des tribus andalou-musul- « manes les détournassent du projet « qu'il eut un moment de porter la « guerre jusqu'en Orient et d'y ruiner « la puissance de la maison d'Abbas. »

« Abd-el-Rahman avait « le teint vif et coloré, les yeux bleus, « les cheveux, par endroit, tirant sur « le roux; il était remarquable par un « signe au visage; sa taille était haute « et élancée. Dans les dernières an- « nées de sa vie, il avait perdu un œil. « Il était amateur passionné de la chasse « aux oiseaux, et il avait fait dresser « pour cet amusement un grand nom- « bre de faucons très-habiles, qu'il « menait avec lui jusque dans ses ex- « péditions de guerre. On raconte que « dans une de ces expéditions, mar- « chant au centre de son armée, il « n'eut pas plutôt aperçu un vol de « grues allant s'abattre dans une val- « lée voisine, qu'il sortit de son esca- « dron et courut, avec ses fauconniers, « pour leur faire la chasse. »

Malgré sa fortune élevée, il ne put oublier que l'Espagne n'était pour lui qu'une terre d'exil. Il fit apporter d'Afrique, et planter dans le jardin de son alcazar de Cordoue, un palmier qui lui rappelait sa patrie.

RÈGNES DE MAURÉGAT, DE BERMUDE ET D'ALPHONSE LE CHASTE. — HÉRÉSIE D'ÉLIPAND ET DE FÉLIX D'URGEL. — RÈGNE D'HESCHAM I^{er}. — NOUVELLE INVASION DES SARRASINS DANS L'AQUITAINE. — CONSTRUCTION DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE.

A la mort de Silo, la plupart des grands choisirent, pour lui succéder, Alphonse, fils de Froïla. Mais la royauté fut aussitôt disputée à ce jeune prince par son oncle Maurégat, qui, on se le rappelle, était fils d'Alphonse et d'une prisonnière mauresque. Maurégat ne se contenta pas de représenter aux grands, qu'en prenant pour souverain le descendant de Froïla, ils s'exposaient à voir venger sur eux l'assassinat de son père. Pour faire prévaloir les prétentions qu'il avait lui-même au trône, il rassembla une armée, et eut recours à l'appui d'Abdel-Rahman. Quelques auteurs disent qu'il n'obtint la protection du prince ommyade qu'en s'engageant à lui payer un tribut annuel de cent jeunes filles, dont cinquante devaient être nobles. Mais il faut croire, pour l'honneur de la royauté, qu'il ne s'est jamais trouvé de tyran assez lâche pour consentir à une semblable transaction, et ce prétendu tribut est considéré, par la plupart des écrivains modernes, comme une invention fabuleuse. Mais, à quel titre qu'il eût obtenu des secours de l'émir de Cordoue, il avait pu joindre des troupes arabes aux soldats que lui-même avait réunis. Alphonse aurait peut-être pu défendre son droit par les armes; mais, plutôt que d'exposer son pays aux horreurs d'une guerre civile, il aima mieux renoncer au trône sur lequel on l'avait fait monter, et il se retira dans l'Alaya, abandonnant le royaume à son compétiteur. Quand Alphonse donna cet exemple de sagesse et d'amour de son pays, il n'avait encore, dit-on, que 19 ans (*).

Le règne de Maurégat ne dura que cinq années et demie. Il ne fut signalé que par un seul événement qui mérite d'être rapporté : ce fut l'hérésie d'Élipand, évêque de Tolède, et de Félix,

évêque d'Urgel, qui, renouvelant en partie la doctrine des nestoriens, soutinrent que Jésus-Christ n'était pas de nature divine, et que seulement il avait été adopté par Dieu. Cette opinion, condamnée par les conciles de Narbonne, de Ratisbonne et de Francfort, fit au reste peu de prosélytes. Maurégat, compté au nombre des mauvais rois, mourut en 789. Il fut inhumé dans l'église Saint-Jean de la ville de Pravia, ce qui donna lieu à ce dicton : *Como fué pravo, in Pravia fué sepultado*; et comme il fut mauvais, il fut enseveli à Pravie (*).

On choisit pour lui succéder Veremunde, Bermunde ou Bermude, bien qu'il fût engagé dans les ordres sacrés; ce qui lui fit donner le nom de Bermude le Diacre. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la généalogie de ce roi. Quelques-uns en font le fils de Bimaran, frère de Froïla que ce tyran avait poignardé de sa propre main; quelques-uns disent qu'il fut fils d'un autre Froïla, qui était frère d'Alphonse le Catholique. Bermude était un homme plein de courage. Sous son règne, en 791, la paix avec les Arabes, qui durait depuis le règne de Froïla, fut rompue par ceux-ci. Ils entrèrent sur les terres des chrétiens, et furent mis en déroute. Mais il est pour Bermude quelque chose de plus glorieux encore que cette victoire, c'est le désintéressement dont il fit preuve. Il se montra dépouillé de toute ambition personnelle et vraiment ami de son pays, en appelant Alphonse à partager le pouvoir avec lui. Puis, quand il fut parvenu à dissiper les préventions et les défiances que ce fils de Froïla avait d'abord inspirées, il abdiqua en sa faveur, pour se consacrer tout entier aux soins religieux que sa qualité de prêtre lui imposait. Quoique diacre, Bermude avait cependant une femme nommée Ninlon ou Ninila. Il en eut deux fils, Ramire et Garcia. Son abdication eut lieu en 791.

A cette époque, il y avait déjà trois

(*) Mariana lui en donne vingt-cinq.

(*) *Pravia* signifie, en espagnol, méchanceté.

ans que le premier des Ommyades d'Espagne était mort. Son fils Heschem, que les chroniqueurs appellent Issem, avait été proclamé émir. Ce n'était cependant pas sans contestation, car il arrivait rarement chez les Arabes que le pouvoir passât d'une main dans une autre sans que ce changement donnât lieu à quelque guerre civile. Ses deux frères, Soleïman et Abdallah, qui l'un et l'autre étaient nés en Syrie, tandis qu'Heschem n'était venu au monde que beaucoup plus tard et lorsque Abd-el-Rahman était déjà émir de Cordoue, se trouvaient blessés de la préférence donnée par leur père à celui dont ils étaient les aînés. Ils commencèrent à préparer les moyens de se soulever; mais ils ne rencontrèrent pas pour cette entreprise la sympathie qu'ils avaient espérée. Abdallah trouva une vive résistance chez l'officier qui commandait sous ses ordres à Mérida. Celui-ci était un de ceux qui avaient juré entre les mains d'Abd-el-Rahman d'être fidèle à son fils Heschem. Abdallah désespérant de rien obtenir de ce côté, se rendit auprès de Soleïman, qui commandait à Tolède. Là, comme les deux frères s'expliquaient en présence d'un des principaux magistrats de la ville, celui-ci non-seulement ne promit pas de seconder leur entreprise, mais il osa la blâmer sévèrement. Pour le punir de sa franchise et de sa fidélité, Soleïman le fit aussitôt jeter dans une prison. Heschem, averti de cet acte de violence, en fit demander compte à celui qui l'avait ordonné. En recevant le message de son frère, Soleïman entra dans une affreuse colère. Il fit sortir le prisonnier du cachot où il avait été jeté, et le fit clouer à un pieu en présence de l'envoyé de son frère, qu'il congédia ensuite en lui disant : « Apprends à ton maître que nous entendons au moins commander dans nos petites souverainetés. Ainsi, qu'il nous y laisse en repos. »

Il n'y avait plus de ménagements possibles. Heschem déclara ses frères rebelles et ennemis du bien public. Il réunit en peu de jours une armée de

20,000 hommes, et se dirigea promptement vers Tolède où ses frères étaient renfermés. A son approche, Soleïman confia la défense de la ville à Abdallah et à son fils, et sortit à la tête de 15,000 hommes pour aller au-devant d'Heschem lui livrer bataille; mais il fut défait, forcé de fuir, et le vainqueur put venir mettre le siège devant Tolède. Néanmoins, tandis qu'Heschem s'efforçait d'enlever cette place, Soleïman avait rallié les débris de son armée, et s'était emparé d'un petit fort dans les environs de Cordoue. Mais encore en cet endroit la fortune lui fut contraire : il fut battu par un lieutenant d'Heschem et contraint à chercher un asile dans les montagnes de Murcie. De son côté, Abdallah, renfermé dans Tolède, et ne recevant pas les secours que son frère lui avait promis, commença à désespérer de sa cause et songea à capituler. Mais pour ne confier à personne le soin de cette négociation, il demanda un sauf-conduit sous le nom d'un de ses officiers, sortit de la ville sans être connu, et alla trouver Heschem qui le reçut à bras ouverts. L'émir promit l'oubli de tout ce qui s'était passé, ajoutant que le pardon s'étendait également à Soleïman, pourvu qu'il vint aussi se soumettre. Mais celui-ci fut irrité bien plus qu'abattu par la reddition de Tolède; il se préparait avec plus d'acharnement à continuer la guerre, lorsque les troupes qu'il rassemblait dans le pays de Murcie furent détruites par un corps d'armée que commandait Al-Hakem, jeune fils d'Heschem. Placé de nouveau dans la nécessité de fuir, et vivement poursuivi par ceux qui l'avaient vaincu, Soleïman se détermina à envoyer sa soumission. Heschem l'accueillit avec bienveillance; mais, comme il redoutait le caractère emporté de son frère, il lui imposa la condition de sortir d'Espagne et de vendre tous les biens qu'il y possédait. Pour lui faciliter l'exécution de cette dernière disposition, il lui offrit pour prix de ses propriétés soixante mille pesants d'or, qui furent acceptés.

Soleiman alla s'établir à Tanger : il pouvait y vivre sans craindre les persécutions des Abbassides, car, depuis trois années, Édris-ben-Abdallah, descendant d'Ali-ben-Abou-Thaleb et de Fathimah, fille du prophète, s'était emparé d'une partie de l'Afrique, et y avait jeté les fondements du royaume de Fez.

Hescham, après avoir ainsi apaisé les troubles suscités par ses frères, s'occupa des ennemis du dehors. Il fit prêcher la guerre sainte dans toutes les mosquées. Pendant deux années il combattit au pied des Pyrénées pour reprendre Cardone, Gironne et toutes les villes que les Français possédaient dans la Péninsule. Enfin, en 793, son armée se jeta sur l'Aquitaine. Cette province était alors dégarinée de ses meilleures milices. Le roi Louis les avait conduites en Italie, pour faire la guerre aux Bénéventins qui s'étaient soulevés. Les Maurès éprouvèrent donc peu de résistance, pillèrent et saccagèrent tout le pays, et poussèrent leurs ravages jusqu'à Narbonne, dont ils emportèrent les faubourgs. Ils prirent ensuite la route de Carcassonne. Guillaume de Toulouse ayant rassemblé quelques troupes à la hâte, marcha au-devant d'eux, et bientôt il les rencontra au moment où ils venaient de passer l'Orbieu. Ses forces étaient bien inférieures à celles des Sarrasins ; aussi, après un combat très-meurtrier, qui dura plusieurs heures, les Aquitains furent forcés de se retirer précipitamment. Mais la perte des Arabes avait été si considérable, qu'ils ne songèrent pas à poursuivre leur victoire, et qu'ils se retirèrent, s'estimant sans doute heureux de pouvoir emmener en Espagne leurs prisonniers et y rapporter leur butin. On dit que par orgueil du succès qu'ils avaient obtenu, ou plutôt pour insulter à la religion chrétienne, ils firent apporter sur le dos de leurs prisonniers, depuis les frontières de France jusqu'à Cordoue, le sable, la chaux et les matériaux nécessaires pour achever la construction de la mosquée commencée par Abd-el-Rahman. Hescham

regardait comme une obligation sacrée l'achèvement de cet édifice, et, à l'exemple de son père, il y travaillait chaque jour de ses mains pendant quelques instants. Cette mosquée, du temps des Arabes, formait un carré long couvert d'un toit plat qui ne s'élevait pas à plus de trente-cinq pieds. Il était soutenu par plus de 1000 colonnes des marbres les plus beaux et les plus rares, disposées en quinconce de manière à former 38 nefs en long et 19 en large. On y entrait par dix-neuf portes : neuf s'ouvraient sur l'orient et neuf sur le couchant. Elles étaient couvertes de plaques de bronze ornées d'arabesques d'un travail et d'une délicatesse infinie. La dix-neuvième, la porte principale, était revêtue de lames d'or, sur lesquelles étaient inscrits les plus beaux passages du Koran. Le toit était surmonté de nombreuses coupes. Sur la plus élevée il y avait trois boules d'or portant chacune une grenade de ce précieux métal. Quatre mille sept cents lampes brillaient toutes les nuits dans cette mosquée, consumant par an près de vingt mille livres d'huile ; on y brûlait aussi tous les ans soixante livres de bois d'aloes et autant d'ambre gris pour les parfums.

Le temps a changé cette disposition. Aujourd'hui la mosquée, convertie en cathédrale, n'a plus tant de richesses qu'au temps des Onimyades. Sa porte, ses boules et ses grenades d'or ont disparu. Au nord on a élevé un beffroi, à la place probablement du léger minaret d'où le muezzin appelait les musulmans à la prière. A l'extérieur, la muraille est presque nue ; seulement de petites tours carrées, ou plutôt des arcs-boutants en forme de gros pilastres, séparent chaque façade en plusieurs divisions. Deux bandeaux qui règnent dans la partie la plus élevée du mur et des tourelles, et qui peuvent avoir à peine quelques centimètres de saillie, dessinent seuls l'entablement. Le sommet du mur est surmonté par une rangée de créneaux découpés en degrés d'escalier, qui cachent entièrement le toit. Les portes sont encore



Mosquita de Córdoba.

Mosque of Cordoba.

London, 1841.

décorées d'élégantes sculptures en stuc de plusieurs couleurs (*).

A la mosquée est joint un cloître ou grande cour (**). Il servait aux mahométans à faire leurs ablutions. Ils y laissaient aussi leurs chaussures avant d'entrer dans la maison sainte. Ce cloître forme un rectangle de la même longueur que la mosquée. Un portique large de vingt-cinq pieds environne le cloître de trois côtés. Le milieu est occupé par trois fontaines belles et abondantes, par des bosquets d'orangers, de hauts cyprès et de beaux palmiers qui offrent la retraite la plus délicieuse pendant les heures brûlantes du jour.

Rien ne peut causer plus de surprise que le premier coup d'œil jeté dans l'intérieur de la mosquée (***). C'est un immense labyrinthe de colonnes de toutes les couleurs. Il y en a de bleues avec des veines blanches, de jaunes, de rouges, de rouges veinées de blanc, de grises, de vertes. Malheureusement elles ne sont pas toutes de la même hauteur. Les Arabes les ont enlevées des constructions romaines dont la Péninsule était couverte. Pour les ramener toutes à la même taille, ils ont ajouté à celles qui étaient trop courtes des monstrueux chapiteaux et d'énormes bases. Ils ont tronqué celles qui étaient trop élevées; cependant elles sont toutes à peu près d'un même module, environ dix-huit pouces de diamètre. Les chapiteaux sont, en général, une imitation de ceux de l'ordre corinthien. Le sommet des colonnes sert de base à une rangée d'arcades à plein cintre, qui supportent le toit. Entre les jambages de ces arcades sont insérés des arceaux découpés à jour, quelquefois trellés, mais le plus souvent circulaires.

L'édifice est divisé en quatre parties principales par deux rangs de piliers qui se coupent à angle droit. Trois de ces parties étaient autrefois abandonnées au peuple. La quatrième, celle du sud-

est, était réservée pour la noblesse et le clergé. C'est dans cette dernière partie que se trouvait le *Zancarron*: c'est l'endroit où le Koran était déposé. Cette chapelle est décorée de colonnes de marbre vert et d'autres de marbre rouge veiné de blanc. Nous n'essayerons pas d'expliquer sa disposition; de dire comment ses élégants arceaux sont jetés, comment ils s'entrecoupent: il est des choses qu'il est plus facile de dessiner que de décrire (*).

Au milieu de cet édifice mauresque on a construit un chœur remarquable par la hauteur de son dôme, l'élégance et le fini des arcades; mais il n'est plus du même style, et, malgré toutes ses beautés, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il est mal en harmonie avec le reste du monument.

Il est bien difficile de faire comprendre l'impression d'étonnement qu'on éprouve lorsqu'on est placé dans les endroits de l'église où l'on peut apercevoir les nefs qui se coupent à angle droit. Mais la vue est peut-être encore plus extraordinaire quand on regarde, dans une direction oblique, ces allées d'arceaux et de colonnes. Alors toute apparence d'ordre disparaît, et l'œil se perd au milieu de ce dédale de piliers de toutes les couleurs. Le jour pénètre dans l'église par les portes et par quelques petites coupoles; en sorte qu'il s'y répand d'une manière inégale et tout à fait pittoresque, qui donne au monument quelque chose de sombre, d'imposant et de mystérieux. En apercevant les personnages marcher silencieusement au milieu de cette multitude de colonnes, l'esprit se porte involontairement aux romans de féerie. On croirait voir des chevaliers enchantés qui se promènent dans une forêt de marbre. Et, en réalité, il est si difficile de se reconnaître au milieu de ce dédale de piliers, qu'à moins d'y apporter une attention toute particulière, il est rare qu'on parvienne à sortir par la porte même par laquelle on est entré.

Les Arabes, encouragés par les suc-

(*) Voir la planche 14.

(**) Voir la planche 17.

(***) Voir la planche 15.

(*) Voir la planche 16.

cès qu'ils avaient obtenus en Aquitaine, se préparaient à y faire une nouvelle invasion; mais, auparavant, ils jugèrent nécessaire d'exterminer les chrétiens des Asturies. Ils avaient une armée nombreuse et fière des victoires qu'elle avait remportées. Ils la séparèrent en deux divisions; et, comme cette manœuvre avait réussi en 776, contre Froila; ils entrèrent par deux endroits différens dans le royaume d'Alphonse le Chaste. Ce prince avait appelé à son aide le roi de Sobrarbe. C'est au moins ce qu'on peut inférer de ce passage extrait d'un auteur arabe et cité par M. Romey (*): « En même temps Abd-el-Meleck, frère d'Abd-el-Kerim, entra par une route différente sur les terres des chrétiens. » A Astorga; il rencontra le roi de Galice et celui de Biscaye; mais ceux-ci n'osèrent pas l'attaquer. On se rappelle que les Arabes donnaient le nom de Galice (Djalikiah) à tout le pays qui s'étendait depuis le promontoire des Artabres jusqu'au pied des Pyrénées. Une partie des Pyrénées, probablement la Navarre, et l'Aragon étaient pour eux les monts Albaskenses. Le roi de Biscaye était donc le souverain d'un État situé au pied des Pyrénées. Ainsi, à cette époque, en 794, voici l'existence de deux rois et de deux royaumes chrétiens dans la Péninsule, bien constatée par un auteur étranger.

Alphonse et cet autre prince chrétien (**) avaient réuni leurs forces; cependant ils avaient encore une armée bien inférieure en nombre à celle de leur ennemi; aussi se bornèrent-ils à observer prudemment sa marche; puis, l'ayant attiré dans un lieu marécageux, rempli de lagunes, où les Maures ne pouvaient faire usage de la cavalerie; qui formait la partie la plus redoutable de leurs forces, les chrétiens en firent un grand carnage. On porte à soixante mille le nombre des Arabes qui périrent dans cette rencontre. Il y a sans doute un peu d'exagération dans

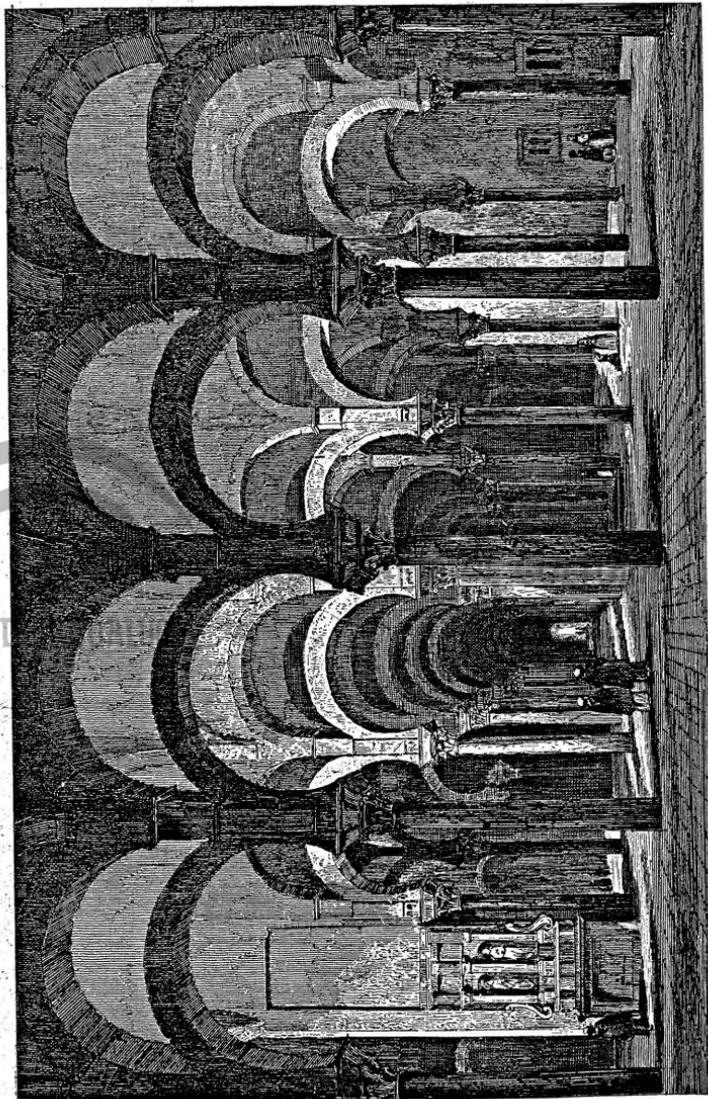
(*) H^e vol., page 204.

(**) Ce devait être Garcî-Inigo, qui a régné depuis 758 jusqu'en 802.

ce chiffre. Cependant, quand on examine les résultats de cette bataille, on doit penser qu'elle fut très-sanglante. Elle éteignit tout à coup cette ardeur de conquête qu'Hescham avait réveillée chez les musulmans, et cette guerre est la dernière qui eut lieu sous le règne de cet emir. Le projet d'envahir le nouveau l'Aquitaine ou de détruire le royaume de Pelage fut abandonné. Suivant les auteurs espagnols, cette bataille aurait eu lieu dans les Asturies ou bien sur leurs confins; dans un endroit qu'ils s'accordent tous à appeler Lutos, ou Lodos, c'est-à-dire les boues; mais dont ils n'indiquent pas autrement la situation.

Hescham ne survécut que peu de temps à cette défaite. Voici, disent les Arabes, grands amateurs de fables et d'astrologie; comment il fut prévenu de l'instant de sa mort; il s'occupait à cultiver des fleurs, lorsqu'un célèbre astrologue, qui était présent, lui dit: « Seigneur, travaille dans ces jours passagers pour le temps de l'éternité. » Hescham lui demanda pourquoi il lui rappelait cette sentence. L'astrologue refusa d'abord de le lui dire; puis, enfin, il avoua avoir lu dans le ciel que l'emir devait mourir avant la fin de la seconde année. Hescham ne se montra pas affecté par cette prédiction. Il continua de cultiver les fleurs de son jardin. Ensuite, à son heure accoutumée, il joua tranquillement aux échecs, et fit donner un riche vêtement à l'astrologue. Mais, depuis cette époque, il répétait souvent avec résignation: Ma confiance est en Dieu et j'espère en lui. Il assembla les principaux chefs de la nation et leur fit reconnaître, pour son successeur, son fils Al-Hakem (*), qui déjà s'était signalé par des actes de bravoure et qui avait pris part au gouvernement. Cette précaution ne fut pas

(*) Ferreras l'appelle Alhacan; el Achem. Mariana ne lui donne que le nom de Alhacan. On le trouve souvent désigné dans les écrivains français sous le nom de Abulaz et Abulazis, parce qu'il mérita plus tard le surnom de Aboul-Assi, c'est-à-dire; le Père du mal.



General del

Vista general de l'interior de la Mesquita de Córdoba.

Vista General del interior de la Mezquita de Córdoba.

En el interior de la

inutile. Hescham fut atteint au commencement de l'année suivante d'une maladie dont il mourut après peu de jours, le 19 dsulkada de l'année 138 de l'hégire (25 avril 796 de J. C.), laissant même chez les chrétiens la renommée d'un prince juste, prudent et libéral.

RÈGNE D'AL-HAKEM. — SES ONCLES LUI DISPUTENT LE POUVOIR. — PRISE DE BARCELONE PAR LES FRANÇAIS. — QUATRE CENTS NOTABLES DE TOLEDE ASSASSINÉS DANS UN RÉPAS. — INVENTION DU CORPS DE SAINT JACQUES. — RÉVOLTE ET DESTRUCTION D'UN FAUBOURG DE CORDOUE.

Les frères d'Hescham n'avaient pas entièrement renoncé à l'espoir de se saisir un jour du pouvoir, et, quand ils le virent tomber en de si jeunes mains, ils pensèrent qu'ils auraient peu d'efforts à faire pour s'en emparer. Cependant, pour rendre plus certain le succès de leur entreprise, ils convinrent qu'Abdallah, qui était à Valence, se rendrait en France pour solliciter l'appui de Charlemagne, tandis que Soleïman, réfugié en Afrique, y rassemblerait une armée pour passer en Espagne. Charlemagne s'empressa d'accueillir la demande qui lui était adressée. Abdallah revint donc à Valence pour exciter le dévouement des partisans qu'il avait dans ce pays. De son côté, Soleïman, qui avait déjà réuni une armée, passa en Espagne, et les deux frères, ayant réuni leurs forces, marchèrent rapidement vers Tolède, dont ils s'emparèrent. En même temps une armée française était entrée en Catalogne. Elle avait repris Gironne, Pampelune et Lérida. Un chef arabe nommé Zeïd, profitant de la terreur causée par cette invasion nouvelle, s'empara du pouvoir à Barcelone, et se reconnut vassal du roi d'Aquitaine, Louis le Débonnaire, auquel, toutefois, il n'ouvrit pas les portes de la ville.

Al-Hakem rassembla promptement ses troupes et courut où le danger lui parut le plus pressant. L'invasion de la frontière lui sembla encore plus menaçante que la tentative de ses oncles. Il laissa donc seulement devant

Tolède un corps de troupes sous le commandement d'Amrou, caïd de Talavera, dont la fidélité lui était connue; et il se porta lui-même en Catalogne. Il eut dans plusieurs rencontres l'avantage contre les Français; reprit presque toutes les villes qui étaient entre leurs mains, et revint à la tête de son armée victorieuse pour attaquer celle de ses oncles. Il leur livra plusieurs combats; qui d'abord n'eurent rien de décisif; ensuite il parvint à les repousser jusque dans le midi de l'Espagne. Enfin Amrou, après un long siège, s'étant emparé de Tolède, y laissa son fils pour gouverneur; et vint à la tête de son armée rejoindre Al-Hakem. Alors la guerre fut poussée avec plus de vigueur; les armées se rencontrèrent; et Soleïman fut tué dans le combat d'un coup de flèche qui lui traversa la gorge. Cette mort jeta le désordre parmi les siens, et bientôt son parti fut mis en déroute. Abdallah, fugitif, se retira à Valence; d'où il envoya sa soumission à son neveu. Celui-ci lui fit bon accueil; il demanda seulement que les deux fils d'Abdallah lui fussent donnés pour otages. Au reste, il traita ses jeunes cousins avec bonté: il donna même sa propre sœur Kinsa pour femme à Esbaah, l'aîné d'entre eux.

Al-Hakem cependant n'en avait pas fini avec tous ses ennemis. Les Français repoussés un instant par lui avaient de nouveau envahi les Marches de la Catalogne: ils avaient repris Cardone, Casera, Ausone, dont ils relevaient les fortifications. Ils s'appliquaient à repeupler toutes ces villes; mais, quels que fussent leurs efforts, ils ne purent jamais rendre à la dernière de ces cites son ancienne prospérité. Elle prit le nom de Vicus-Ausona; le premier de ces deux mots est seul resté, et il a formé le nom de Vich, qu'elle conserve encore. Le roi d'Aquitaine, après s'être ainsi établi solidement au pied des Pyrénées orientales, résolut de s'emparer de Barcelone, car Zeïd (*), qui, comme

(*) Ferreras le nomme Zade. Ermoldus Nigellus, dans son poëme sur les exploits et

nous l'avons vu, lui en avait fait hommage, avait refusé de la lui livrer en réalité. Au commencement de l'année 801, il réunit une armée nombreuse, et la partagea en trois divisions : l'une, sous les ordres du comte Guillaume de Toulouse, tenait la campagne pour empêcher Al-Hakem de venir secourir la ville ; l'autre, sous les ordres du comte de Rostaing, faisait le siège ; enfin la troisième, sous le commandement de Louis lui-même, était restée sur la frontière, prête à se porter du côté où quelque danger se présenterait. Les Arabes firent une seule tentative pour délivrer la ville ; mais ayant appris que le comte de Toulouse venait au-devant d'eux avec des forces supérieures, ils se retirèrent, et le corps d'armée commandé par Guillaume put venir se réunir à celui qui déjà pressait la ville. Des assauts étaient chaque jour donnés à la place. Les avenues surtout en étaient si étroitement gardées, que la disette s'y fit bientôt sentir ; elle fut telle, disent quelques écrivains, que les habitants furent réduits à se nourrir de vieux cuirs et de courroies. On doit douter cependant qu'une semblable famine ait pu avoir lieu dans une ville qui conservait libres ses communications par mer, car les Français n'avaient pas de flotte dans ces parages. Quoi qu'il en soit, les habitants se défendaient vaillamment ; et comme l'arrière-saison approchait, ils espéraient que l'hiver forcerait les assiégeants à se retirer. Mais le découragement commença à s'emparer d'eux quand ils virent que dans le camp on s'occupait à consolider les baraques construites d'abord assez légèrement, et qu'on travaillait à les transformer en des habitations plus durables, à boucher avec de l'étope les joints des planches dont ces abris étaient formés, à les enduire de poix et de goudron pour les rendre impenétrables au vent et à la pluie. Enfin, dit-on, le gouverneur de Barcelone, Zeïd, prit le parti d'aller lui-même auprès de

la vie de Louis le Débonnaire. le nomme Zeïdoun.

Al-Hakem pour solliciter des secours ; il confia le soin de la défense à Omar, son frère, et, pendant une nuit obscure, il s'efforça de traverser le camp français. Mais, trahi par les hennissements de son cheval, il tomba entre les mains des assiégeants, qui l'envoyèrent à Charlemagne. Ce souverain le reçut très-mal et le condamna à l'exil. Les généraux français connaissant les cruelles extrémités auxquelles la place était réduite, en donnèrent avis au roi Louis, et sur-le-champ celui-ci accourut à la tête des troupes qu'il avait conservées. Cet accroissement dans les forces des assiégeants ne décida pas encore Barcelone à se rendre. Cependant on était parvenu à faire quelques brèches aux remparts. Pendant six semaines on ne cessa de donner des assauts ; enfin, pendant un de ces combats, un trait que Louis avait lui-même lancé, vint s'enfoncer jusqu'à la hampe dans un bloc de marbre, et les Maures émerveillés de ce miracle se déterminèrent à capituler. Ce dernier fait, il faut le dire, nous a grandement l'air d'une licence poétique dont Ermoldus Nigellus a embelli le récit qu'il écrivait en vers latins des hauts faits de Louis le Pieux. Quoi qu'il en soit, la ville se rendit, et la garnison, traitée honorablement, eut la faculté de se retirer avec armes et bagages ou bon lui semblerait. Les portes furent livrées, et, le lendemain, Louis alla remercier Dieu dans l'antique église de Sainte-Croix. Les Arabes en avaient fait une mosquée ; les vainqueurs la rendirent à sa première destination.

Ce désastre ne fut pas le seul que cette année les Maures eurent à déplorer. L'armée qu'ils avaient rassemblée à Saragosse, pour aller au secours de Barcelone, n'ayant pas osé attaquer Guillaume de Toulouse, remonta l'Ebre et courut se jeter sur les États d'Alphonse, avec l'espoir de s'y venger des pertes qu'ils éprouvaient dans la Catalogne ; mais là aussi la fortune leur fut contraire : ils furent battus et contraints à prendre la fuite.

La victoire d'Alphonse fut suivie